Floréal an 12
Chazet, Francis et Lafortelle
L'hotel de Lorraine ou l'Enseigne est trompeuse
prov. Lavaud

un jour

L'HOTEL DE LORRAINE,

OU

LA MINE EST TROMPEUSE,

PROVERBE

EN UN ACTE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

PAR MM. CHAZET, FRANCIS ET LAFORTELLE;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, le 16 Floréal an 12.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

DULYNX,	M. *Joly.*
SOPHIE, sa fille.	Mlle. *Granger* aînée.
DERVILLE, amant de Sophie.	M. *Volange* fils.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

Le Theâtre représente une chambre.

L'HOTEL DE LORRAINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, DERVILLE.

Ils entrent chacun par une porte différente.

SOPHIE.

Que vois-je? Derville ici!

DERVILLE.

Tu exigeas de moi, en quittant Colmar, la promesse de ne point te suivre; mais peu de jours après, j'apprends que le dessein de ton père est de te marier à Paris : je prends la poste, j'accours, je descends à l'hôtel de Lorraine, heureux encore de t'y rencontrer!

SOPHIE.

Que dira mon père?

DERVILLE.

Serait-il toujours dans les mêmes sentimens?

SOPHIE.

Il persiste à te refuser pour gendre.

DERVILLE.

Mais par quel motif? ma fortune égale au moins la sienne; tu ne lui représentes donc jamais...

SOPHIE.

Mais à quoi cela servirait-il? quand je lui parle, au lieu de me répondre, il me regarde; il passe son tems à méditer Lavater, et à juger les caractères d'après les physionomies.

DERVILLE.

Quelle bizarrerie!

SOPHIE.

Air : J'*ai vu par-tout dans mes voyages.*

Cette habitude singulière
A bien droit de nous étonner;
Selon lui, chaque caractère,
Par les traits doit se deviner.
Ou pour l'éloge, ou pour le blâme,
Il juge l'air et le maintien,
Et dans vos yeux il voit votre ame.

DERVILLE.

Chez bien des gens il ne voit rien.

SOPHIE.

Ce n'est pas sa faute; il fait tout ce qu'il peut.

DERVILLE.

Comment! M. Dulyn n'a pas laissé cette manie à Colmar? Lui que l'âge et les infirmités ont presque rendu aveugle, use ainsi le peu de vue qui lui reste!

SOPHIE.

Ce n'était qu'un goût : c'est une passion.

DERVILLE.

Tu me fais trembler, ma chère. N'y aurait-il pas quelque moyen de l'en guérir, et sur-tout de le faire consentir à notre mariage ?

SOPHIE.

J'imagine un projet. Ne m'as-tu pas dit que tu avais exercé différens états ?

DERVILLE.

A qui cela n'est-il pas arrivé ?

Air : *du vaudeville d'Abuzar.*

Agioteur, peintre, intendant,
Libraire, traiteur et notaire,
Commis, avocat, commerçant,
Huissier, procureur et corsaire ;
J'ai même de nos paysans,
Pris l'éclat et la bonhommie.

SOPHIE.

Quoi ! tant de métiers différens !

DERVILLE.

Oui, j'ai joué la comédie.
J'ai fait vingt métiers différens,
Car j'ai joué la comédie.

SOPHIE.

Comédien ! bon, ce dernier nous sert à merveille. Voici donc le dessein que j'ai conçu... mais j'entends mon père, sauve-toi.

DERVILLE, *se sauvant, et rencontrant Dulynx.*

Il n'est plus tems.

SCÈNE II.

Les Mêmes, DULYNX, *étant entré du fond.*

SOPHIE.

Mon père, voici mon cousin Derville.

DULYNX.

Comment ! vous ici, monsieur ?

DERVILLE.

Oui, monsieur. La crainte de perdre Sophie est la cause de mon voyage, et vous voyez mon excuse.

SOPHIE.

Oui, mon père...

DULYNX.

Taisez-vous... et vous, monsieur, croyez-vous donc que je ne sois pas assez physionomiste pour lire sur votre visage le véritable motif qui vous amène à Paris : va, mon cher Derville, tu te crois amoureux... tu ne l'es pas.

DERVILLE.

Quoi, monsieur! mon départ de Colmar, la demande que je vous ai faite de la main de votre fille...

DULYNX.

Ne sont pas des preuves que tu l'aimes, et je vois dans tes traits.

DERVILLE.

Air : *de la Croisée.*

Ce système mène à l'erreur,
La méthode n'en est pas sûre;
Souvent avec un mauvais cœur,
Un homme plait par sa figure :
Ainsi, quand l'arbre nous séduit,
Il faut, résistant à l'amorce,
Le juger toujours sur son fruit,
Jamais sur son écorce.

DULYNX.

Enfin j'ai des preuves.

DERVILLE.

Que je n'aime pas, mademoiselle ?

DULYNX.

Oui, et je te les donnerai : elles sont écrites sur ton front et dans toute ta personne. Peut-on être amoureux et avoir le front aussi calme, les yeux secs et un tel embonpoint ? L'amour, dit Lavater, cause des insomnies, des langueurs qui jettent dans un état d'étisie et produisent la maigreur : les yeux sont alors rouges et enflammés; le teint pâle; les joues creuses; le front ridé : voilà comme on est quand on aime, et je me garderai bien de donner ma fille à quelqu'un qui, comme toi, n'a rien de tout cela.

DERVILLE.

Ce n'est peut-être pas l'avis des femmes, et Sophie...

DULYNX.

Sophie ! mais regarde-la, mon ami, mais regarde-la, la fraîcheur de son teint, l'éclat de ses yeux, tout me dit qu'elle n'est pas plus éprise de toi, que tu ne peux l'être d'elle. Oh ! je devine.

SOPHIE.

Pas toujours.

DULYNX *à Sophie.*

Taisez-vous, vous n'êtes pas physionomiste.

DERVILLE.

Je ne désespère pas, monsieur, que vos rigueurs ne me réduisent un jour à l'état dont vous me parlez; mais, en attendant, daignez considérer que mes parens vous sont connus; que je possède quelque bien, et qu'enfin il n'est pas absolument necessaire, pour se marier, d'être à toute extrémité.

DULYNX.

Ma bile s'échauffe, laissons cela... ma fille, notre hôte,

que j'ai jugé à sa mine, être silencieux, a pourtant, je ne sais comment, été divulguer par-tout que j'ai beaucoup de fonds disponibles, et je m'attends à plusieurs visites. Dis qu'on ne laisse entrer qu'une personne à-la-fois, afin que j'aie tout le loisir de considérer les traits de chacun en particulier.

SOPHIE, *bas, à Derville.*

Cela sert mes projets, profitons-en.

DULYNX.

Air : *Voltaire, en dépit, etc.* d'une Soirée des deux Prisonniers.

Je te dis adieu,
Car j'ai fait vœu
De ne jamais prendre
Pour gendre
Que celui dont les yeux
Pleins de feux,
D'un cœur tendre
Prouvent les vœux.

SOPHIE, *bas, à Derville.*

Reviens en ces lieux,
Tromper ses yeux.

DERVILLE, *de même, à Sophie.*

Oui, j'ai mon projet,
Tout sera fait.
A Dulynx. Ah! quel désespoir!
Ne plus la voir,
Ah! j'en mourrai!
Bas à Sophie. Non, je vivrai,
Je reviendrai,
Je t'aimerai.

DERVILLE, SOPHIE.

Ainsi donc adieu,
Mais avant peu,
Ton / Mon } père { me / te } prendra pour gendre.

SOPHIE.

Il faut que des faits mieux
Que tes yeux,
D'un cœur tendre
Prouvent les feux.

DERVILLE.

Je veux
Que des faits mieux
Que mes yeux,
D'un cœur tendre
Prouvent les feux.

DULYNX.

Je te dis adieu, etc.

DERVILLE.

Mais on peut tromper le plus habile,
A votre art, vous recourez en vain.

DULYNX.

Me tromper ne serait pas facile;
Mon ami, je le donne au plus fin.

SOPHIE ET DERVILLE.

Ainsi donc adieu,
Mais avant peu, etc.

DULYNX.

Je te dis adieu,
Car j'ai fait vœu, etc.

Derville sort.

SCENE III.

SOPHIE, DULYNX.

SOPHIE.

Pouvez-vous le refuser ainsi !

DULYNX.

Quels sont ses titres pour t'obtenir?

SOPHIE.

Mais, mon père, n'a-t-il pas été dix ans votre commis, quand vous étiez syndic de la communauté ?

DULYNX.

Oui, mais depuis que j'ai renoncé à mes fonctions pour me livrer à la physiologie, ce monsieur ne partage pas mes goûts ; et pour que je lui donnasse ta main, il faudrait que je renonçasse à mes principes, ce qui est impossible.

SOPHIE.

Allons, mon père...

DULYNX.

Point de réflexions... j'entends quelqu'un, retire toi.

Sophie sort.

SCENE IV.

DULYNX, DERVILLE, *en avocat.*

DULYNX:

Quel est cet homme noir ?

DERVILLE, *faisant de grandes révérences.*

Avec tout le respect que je vous dois, j'ai l'honneur de vous saluer.

DULYNX. *à part.*

Il est bien cérémonieux. *Haut.* Je suis connu de vous ?

DERVILLE.

Pour le plus grand physionomiste, après moi.

DULYNX, *à part.*

Ah ! je perce ! *Haut.* Comment me connaissez-vous ?

DERVILLE.

Air : *Tarare-Pompon.*

J'ai, pour juger au mieux,
Mille raisons secrettes ;
Et je vois qui vous êtes,
En regardant vos yeux.
A cet air qui décèle
Le jugement du Sphinx,
Je vois qu'on vous appelle
Dulynx.

DULYNX:

Comment, monsieur, vous lisez les noms sur les visages ! C'est plus fort que moi : attendez donc pourtant que je tâche aussi de deviner le vôtre. *Il met ses lunettes.*

DERVILLE, *à part.*

Il va me reconnaître ! *Haut.* Comment, monsieur, vous portez des lunettes, prenez garde ; elles rappetissent ou elles grossissent les objets, et la moindre épaisseur de plus ou de moins dans les traits d'un homme, suffit pour en donner une toute autre idée.

DULYNX.

Ah ! monsieur, les miennes ne font qu'éclaircir.

DERVILLE.

Air : *Si Doritas.*

C'est un usage que je blâme,
Nous devons le laisser à ceux
Qui peuvent craindre que leur ame,
Ne se dévoile dans leurs yeux.
Maint fourbe qui craint de paraître,
En fait un usage assidu,
Bien moins encor pour reconnaître
Que pour n'être pas reconnu.

DULYNX.

Mais pour surveiller une belle,
L'amour jaloux, l'hymen prudent,
A cette lunette fidèle
Devraient bien recourir souvent.

DERVILLE.

L'hymen, que l'adresse déroute ;
Prendrait un inutile soin ;
Quant à l'amour qui n'y voit goutte,
De lunette il n'a pas besoin.

DULYNX.

Mais, essayez celles-ci.

DERVILLE, *après avoir essayé les lunettes.*

Détestables ! monsieur, détestables ! *les lunettes tombent.*

DULYNX.

Ah ! ciel.

DERVILLE.

Ah ! pardon, monsieur, quoique les physionomistes ne portent jamais de lunettes, je suis désolé...

DULYNX.

Comment ! monsieur, ils n'en portent pas ?

DERVILLE.

Ils perdraient leur talent.

DULYNX.

En ce cas, je vous remercie d'avoir brisé les miennes ; j'aime mieux perdre mes lunettes que ma qualité de physionomiste.

DERVILLE.

Vous voyez qu'il ne m'a pas fallu de lunettes pour dire votre nom. Il ne m'en faut pas d'avantage pour vous dire que vous êtes le père d'une jeune personne charmante ; que

vous êtes venu à Paris pour y suivre un procès ; et c'est sur cela, monsieur, que je viens vous offrir mes services.

DULYNX.

Permettez, monsieur, que j'aie mon tour ; à votre air, je juge que vous êtes avocat ?

DERVILLE.

Vous l'avez dit, mais quel avocat, monsieur ! le commun de mes confrères ne comprend jamais une cause qu'après l'examen des pièces, encore pas toujours. Dès qu'un homme se présente chez moi, je juge d'abord que c'est un client : je lui épargne l'embarras des colloques, et rien qu'en examinant sa figure, je lui dis quel est son procès, comme si je l'avais déjà plaidé.

DULYNX.

Est-il possible !

DERVILLE.

Air : *c'est un sorcier.*

L'autre jour, d'un ton plein d'audace
Un client m'apporte un procès.
J'observe alors sa large face,
Son maintien lourd, son rire épais ;
Je crois qu'il veut, coûte qui coûte
Demander à ses créanciers,
Aux huissiers,
Quelque tems ;
Je l'entends
Et j'en ris
Et je dis
C'est encore une banqueroute ;
C'est quelque moderne usurier.

DULYNX.

Il est sorcier. (4 fois.)

DERVILLE.

Ce n'est qu'un jeu pour moi.

Même air.

Un autre jour certaine femme,
Qui passe pour un bel esprit
Se plaint d'un homme qui réclame,
Les romans nouveaux qu'elle écrit.
L'homme qui voit qu'on le méprise,
A cette femme à son tour dit,
Qu'il fournit
Son esprit,
Ses bons mots,
Ses rondeaux
Madrigaux ;
Je le voi
Et je dis à part moi,
Ils travaillent par entreprise,
C'est l'auteur et son teinturier.

DULYNX.

Il est sorcier. (4 fois.)

Puisque vous en savez tant, monsieur, vous plait-il de m'expliquer le fond de mon procès ?

DERVILLE.

A mon talent de physionomiste, je joins celui d'imiter toutes les voix, selon le caractère de mes juges.

DULYNX.

En vérité !

DERVILLE.

Air : *la Comédie est un miroir.*

Devant des juges attendris,
Je prends une voix larmoyante ;
Devant des juges endormis,
Je prends une voix glapissante.
A mes argumens si je vois
Que plus d'un juge se soumette,
C'est que je prends toutes les voix.

DULYNX.

En d'autres lieux on les achète. (bis)

Ah ! je vous conjure, monsieur, de vous charger de ma cause.

DERVILLE.

Votre cause ? je la connais sans que vous m'en ayez parlé.

DULYNX.

Pas possible ?

DERVILLE.

Vous allez voir, tournez-vous un peu de mon côté... Il s'agit d'une somme d'argent que vous avez prêtée à quelqu'un sur sa bonne mine.

DULYNX.

C'est juste.

DERVILLE.

Et votre titre consiste dans une lettre que la personne vous a écrite six mois après, à ce sujet.

DULYNX.

Comment avez-vous pu deviner ?...

DERVILLE.

Votre physionomie m'a dit tout cela.

DULYNX.

Ah ! je vous demanderai des leçons. En attendant prenez les pièces de mon procès.

DERVILLE.

Non, monsieur, ma délicatesse me défend de me charger de votre affaire.

DULYNX.

Pourquoi ?

DERVILLE.

Je croyais votre cause mauvaise ; elle est bonne, je ne m'en charge pas.

DULYNX.

Je ne puis comprendre...

DERVILLE.

Air : *du ballet des Pierrots.*

Du bon droit consultant les clauses,
Si je m'étais fait une loi
De n'avoir que de bonnes causes,
Je serais souvent sans emploi.
Mais, du vain éclat de ces thèses,
En fait de causes détrompé,
Je ne prends que les plus mauvaises
Pour etre toujours occupé.

DULYNX.

Vous avez tout ce qu'il faut pour gagner mon procès ; chargez-vous en.

DERVILLE.

Vous l'exigez ?... j'aurai l'honneur de vous revoir.

DULYNX.

N'y manquez pas.

DERVILLE.

Soyez tranquille.

SCENE V.

DULYNX *seul.*

Cet avocat m'a l'air d'avoir un grand mérite, et il me confirme dans mon systême... A propos, il y a long-tems que je n'ai médité sur mon gros livre... J'en suis resté ce matin au 37e. chapitre ; lisons-le : *Du rire et de ses différentes espèces.*

SCÈNE VI.

DULYNX, DERVILLE, en Gascon.

DERVILLE.

C'est, je crois, à M. Dulynx que j'ai l'honneur de parler ?

DULYNX.

A lui-même. *à part.* Voilà une physionomie qui annonce un caractère calme et une tête froide.

DERVILLE.

Monsieur j'ai appris que vous aviez des fonds à placer. J'ai un avis fort important à vous donner ; c'est de ne vous confier qu'à des personnes dont la tête soit murie

par une longue expérience, et même par un enchaînement de malheurs.

DULYNX.

On n'est pas trompé quand on a un certain tact.

DERVILLE.

Moi, par exemple, monsieur, je viens vous offrir mes services. Je suis spéculateur, financier, économiste, courtier : je me charge de tout effet, billet, contrat, obligation, marché, fourniture. Je prête, j'emprunte, je vends, j'achète, j'escompte, je negocie florins, marcs, piastres, Ducats, livres de France, livres sterlings, bons trois quarts, bons deux tiers, bons un quart, tous mes bons.

DULYNX.

Quel babil !

DERVILLE.

Enfin, monsieur, tel que vous me voyez je fais la pluie et le beau tems au café de la Bourse.

DULYNX.

Mais ne puis-je savoir ?...

DERVILLE.

Ce que c'est que le café de la Bourse ? Monsieur, c'est un théâtre de société, et le seul où l'on ne joue que le matin.

DULYNX.

Comment ?

DERVILLE.

Air : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

A ce théâtre l'on s'amuse
Par des spectacles différens :
On y voit Ruse contre Ruse,
Le Menteur et les Intrigans,
Turcaret, les Rivaux d'eux-mêmes
Duhautcours et le Fat dupé;
Quelquefois l'heureux Stratagême
Plus souvent le Trompeur trompé.

DULYNX.

Cela se peut, mais...

DERVILLE.

Même air.

On voit l'Intrigue épistolaire,
Presque jamais les Bonnes Gens ;
Le Traité nul, le Faux sincère,
Le Trésor et les Mœurs du tems.
Y cherche-t-on un sort prospère ?
Se presser, voilà le grand art :
On est bien sûr de ne rien faire
En y jouant monsieur Musard,

DULINX.

Air : *Courons de la blonde à la brune.*

Ah ! connoissez mieux la Bourse,
Rendez-vous de l'univers ;
L'or parvient à cette source
Par mille canaux divers.
Vous devriez, ce me semble,
En mieux connaître le prix :
Les commerçans qu'elle assemble
Font un peuple d'amis,
Ceux de Berlin,
De Turin,
De Strasbourg,
De Hambourg,
De Cadix,
De Tunis,
De Moscou,
Du Pérou
S'y trouvent tous ensemble.

Mais allons au fait.

DERVILLE.

Et bien, monsieur, le récit de mes expériences vous prouvera la fertilité de mon génie.

DULYNX.

J'écoute.

DERVILLE.

Né avec une fortune considérable, je l'ai perdue en spéculations.

DULYNX.

Cela ne prouve pas votre intelligence.

DERVILLE.

Cela prouve mon malheur : propriétaire d'une superbe forêt, j'apprends un jour que les artichauds se vendent cinq sous. J'etais sur le point de me marier, n'importe, je fais couper mes bois.

DULYNX.

Çà repousse si vîte.

DERVILLE.

En deux traits de plume, j'ai calculé le profit que je puis faire : mes bois tombent ; bientôt de superbes plants d'artichauds s'élèvent à leur place, des bâteaux en arrivent chargés à Paris.

DULYNX.

Et vous faites une grande fortune.

DERVILLE.

Au contraire, je suis ruiné.

Air : *En plein plan.*

J'espérois, grace à mon plan,
En plein, plan,
Ram templan, tire lire emplan,
J'espérois, grace à mon plan,
Avoir le vent en poupe;
Mais j'en suis pour ma coupe;
Et d'huissiers une troupe
D'artichauds saisit mon plant,
En plein plan,
Ram templan, tire lire emplan,
D'artichauds saisit mon plan
Et je vois mon plant, en plant.

DULYNX.

Jusqu'à présent, cela va mal.

DERVILLE.

Mais instruit par l'expérience, j'ai un projet plus sûr, et je puis doubler votre fortune en moins d'un an.

DULYNX.

Ceci devient plus clair, car j'ai de l'argent à placer.

DERVILLE.

Ce n'est point un projet chimerique, enfanté par la folie; c'est un plan vaste, qui interesse tout le genre humain, et qui embrasse les deux mondes.

DULYNX.

Quelle étendue !

DERVILLE.

Je vous en réponds; mais combien m'a-t-il fallu pour faire une decouverte aussi intéressante.

DULYNX.

Sans doute, bien années ?

DERVILLE.

Un quart-d'heure. Tout est appuyé sur ce principe : La population de l'Europe est trop considérable; celle du nouveau continent ne l'est pas assez : d'immenses terrains restent à défricher; je les achète; j'en donne l'usufruit pendant leur vie à tous ceux qui veulent les cultiver. Après leur mort, je recueille le fruit de leurs travaux; je fournis à des malheureux des moyens honnêtes d'existence, et partout on répète le nom de M. Dulynx.

DULYNX.

On ne répète rien, monsieur, car ce projet ne me tente pas. Vous donnerez vos terres à des gens que vous ne connaissez pas, à des fripons qui les garderont.

DERVILLE.

C'est-là que je vous arrête... c'est pour cela que vous pouvez m'être utile.

DULYNX.

En quoi ?

DERVILLE.

Vos talens me sont connus ; rien n'échappe à vos regards, et je vous prie de me diriger sur le choix des personnes à qui nous confierons les cultures de nos terres ; il vous suffira de les voir pour les juger.

DULYNX.

Ce jeune homme a du bon.

DERVILLE.

Vous démêlerez dans leurs traits ce qui se passe dans leur ame.

DULYNX.

C'est bien, jeune homme ; cet examen me tente, m'intéresse d'avance.

DERVILLE, *à part.*

Le voilà pris.

DULYNX.

J'avais refusé vos offres ; je les accepte, et me voilà votre associé.

DERVILLE.

J'en étais sûr.

DULYNX.

Pour un projet aussi vaste, il faut des fonds.

DERVILLE.

J'en ai.

DULYNX.

N'importe, je vous en donnerai encore.

DERVILLE.

Il n'est pas nécessaire.

DULYNX.

Si fait, si fait, je ne saurais trop payer le bonheur dont je vais jouir.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Dans la ville et les faubourgs
Prenez des gens de tout âge,
Proposez-leur ce voyage,
Qui doit être de long cours.
Chez moi qu'ils viennent ensuite,
Leurs défauts ou leur mérite,
Mon art me fera bien vîte,
Tout démêler dans leurs traits.

DERVILLE.

Oh! j'en suis certain d'avance,
Je sais par expérience,
Qu'on ne vous trompe jamais,

DULYNX.

Oui, j'en suis certain d'avance,
Car moi j'ai l'expérience
Qu'on ne me trompe jamais.

SCENE VII.

DULYNX *seul.*

Quelle superbe entreprise ! quel meilleur emploi peut-on faire de sa fortune que d'encourager l'industrie ! Mais comment l'encourager, si l'on n'a une profonde connaissance de l'homme, afin de marquer à chacun sa place, de donner à chacun l'emploi qui lui est propre. La figure est le siège de l'ame, donc, la science du physionomiste est l'étude la plus utile et le premier des arts.

SCENE VIII.

DULYNX, DERVILLE en Juif. (*Il a un grand porte-feuille.*)

DERVILLE.

Permettez qu'un honnête Israélite ait l'honneur d'offrir à monsir des choses très-curieuses ! Révérence très-humble à monsir.

DULYNX.

Cet homme-là a un air de probité.

DERVILLE.

Air : *Vaudeville d'Angelique et Melcour.*

Moi, comme le gagne-petit,
Satisfait d'un petit salaire
Et traitant en grand, en petit,
Petit-à-petit, je prospère :
Doublant mes petits revenus,
Grace à mainte petite aubaine ;
Je prête mes petits écus,
A la petite semaine.

DULYNX.

Vous n'êtes pas le seul.

DERVILLE.

Monsir veut-il m'accorder la faveur bien grande de lui faire voir mon petit marchandise ?

DULYNX.

C'est inutile, je vois que vous venez m'apporter des étoffes, des casimirs, des voiles dont je n'ai que faire.

DERVILLE.

Des voiles, fi donc, savoir bien que monsir être une grande physionomiste, et par conséquent ne devoir pas aimer les voiles.

DULYNX.

Que vendez-vous ?

DERVILLE.

Médailles, peintures, antiques.

Air : *Monsieur de Catinat.*

Néron et Cléopâtre
Et maint guerrier romain,
En relief, en Albâtre,
Sont dans mon magasin ;
Philosophe, grand homme,
J'ai tout ; aussi je dis,
» Rome n'est plus dans Rome,
» Elle est toute où je suis.

DULYNX.

Est-ce tout ?

DERVILLE.

Gravures modernes, sujets méthaphoriques, emblématiques, mythologiques et chronologiques, jolies allégories (*en lui présentant des estampes.*) Examinez st'antique qui représentir une femme.

DULYNX.

Je soupçonne qu'on a voulu peindre l'occasion ; mais elle est chauve dans ce portrait.

DERVILLE.

Air *du vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Vous connaissez l'occasion ;
Au passage il faut la surprendre,
Et si le proverbe a raison
Par les cheveux il faut la prendre.
Avec elle tant d'inconnus,
Ont pris ce moyen malhonnête,
Qu'il ne lui reste vraiment plus
Un cheveu sur la tête.

DULYNX.

Voyons autre chose.

DERVILLE.

Prendre vous la mari à la mode, tout le monde en veut.

Air : *si Pauline.*

Regardez ce Mari commode
Chargé de ce carlin chéri ;
La femme est toujours à la mode :
Par suite l'époux l'est aussi.
La femme accepte sans scrupules
Le bras d'un amant favori,
Et se donnant des ridicules,
En fait porter à son mari.

DULYNX.

Qu'est-ce que tout cela ?

DERVILLE.

Sujets divers.

Air : *dans ce salon où du Poussin.*

Voilà l'auteur sans vanité ;
Voilà le gascon véridique ;
Voilà le riche sans fierté,
Voici le modeste empyrique,
Là, le jeune homme qui sait tout,
La femme sans coquetterie,

DULYNX.

Gardez, je n'eus jamais de goût
Pour les portraits de fantaisie.

Passons : mais qu'est-ce que vous serrez donc là ?

DERVILLE *à part.*

Le portrait de Sophie que j'ai oublie de cacher...

DULYNX.

Répondez donc.

DERVILLE *haut.*

Ah! monsir, vous pouvoir me rendre une grande service. Un baron allemand doit épouser une créole qu'il n'a jamais vue. Voici le portrait de la demoiselle. Il voudrait qu'en le regardant, on lui traçât son caractère.

DULYNX.

Cela m'est facile.... Quel rapport étonnant !

Air : *comme faisaient nos pères.* (d'Alexis.)

L'air timide et les yeux baissés,
Décence et modestie ;
Vraiment à ma Sophie
Ce portrait là ressemble assez.
Oui, de ma fille,
Simple et gentille,
Oui, de ma fille
Elle a l'air de famille !
Soyez sûr que par sa douceur,
Par son esprit et par son cœur,
Elle fera d'un époux le bonheur,
Tout comme elle a sçu faire
Le bonheur de son père ;
Oui, le bonheur, le bonheur de son père.

DERVILLE.

J'en suis enchanté pour le baron allemand.

DULYNX.

Si c'est tout ce que vous avez, mon cher Israélite...

DERVILLE.

Monsir ne vouloir s'accommoder...

DULYNX.

De rien.

DERVILLE.

De grace.

DULYNX.

Laissez-moi,

DERVILLE.

Passons aux médailles.

DULYNX.

Passez plutôt la porte.

DERVILLE.

Je vois bien que voilà tout ce que je vendrai à monsir. (*Il laisse tomber un cahier.*) Ah mon dieu! moi aller perdre un chef-d'œuvre.

DULYNX.

Un chef-d'œuvre! on n'en voit plus guère. Quel est celui-ci?

DERVILLE.

C'est un manuscrit d'un prix fou.

DULYNX.

N'importe, je veux savoir...

DERVILLE.

Sto livre, li être un ouvrage postume.

DULYNX.

Comme on en voit plusieurs.

Air *du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Un auteur n'avait pas fini
Une comédie imparfaite.
Il meurt ; on la donne aujourd'hui
Et la critique là maltraite ;
En cherchant à lui faire honneur,
On montre à nos yeux sa faiblesse,
Et pour ressusciter l'auteur,
On fait mourir la pièce.

DERVILLE.

Ne craindre pas pour stolui-ci ; li être un ouvrage posthume de Lavater... Je saloue monsir.

DULYNX.

Lavater! revenez mon ami, ce manuscrit est de Lavater?

DERVILLE.

Oui monsir, li être un traité qui enseigne à connaître les caractères par l'écriture.

DULYNX.

Est-il possible! on connaîtrait aussi par l'écriture...

DERVILLE.

Chacun a la sienne qui lui est propre. Sto livre le prouve.

Air *du vaudeville de M. Guillaume.*

Tous les danseurs écrivent en coulée,
En batarde plus d'un vaurien ;
Le poltron écrit en tremblée,
En ronde plus d'un musicien.
L'ivrogne plein d'un vin suave,
Ne peut jamais aller bien droit
Et va du grenier à la cave,
Sur un papier qui boit.

DULYNX.

Quelle découverte importante, quel nouveau champ à mes méditations ! Bon Israelite, mettez le prix à ce livre : cent louis, deux cents louis, tout ce que vous voudrez.

DERVILLE.

En me parlant avec sto franchise, vous piquez d'honneur ma conscience.

DULYNX.

Ah ! la conscience d'un juif ! N'importe, terminons.

DERVILLE.

Moi vous cédir tout mon portefeuille, moyennant mille écus.

DULYNX.

J'accepte, mais il se fait tard, je demande du tems.

DERVILLE.

Je accorde à mon sir jusqu'à demain matin.

DULYNX.

A demain, soit.

DERVILLE.

Moi avre connu monsir à Colmar ; sa parole vaut un acte. Je lui laisse sto livre.

DULYNX.

Et moi, demain je m'oblige d'honneur à vous payer mille écus.

(*Derville sort.*)

SCENE IX.

DULYNX, *seul.*

L'excellente acquisition ! que de réflexions profondes ! quelle source intarissable de richesses ! quel livre ! je vais sur le champ en faire faire dix éditions. Une sur papier vélin doré sur tranches. Au frontispice le portrait de Lavater. Je ferai moi-même une préface.

SCENE X.

DULYNX, DERVILLE, (en Escamoteur.)

DERVILLE.

Signor, la riverisco. J'arrive d'Italia.

DULYNX.

Pour quel objet ?

DERVILLE.

J'espère que l'escamoteur saura le tromper encore. (*Haut.*) J'ai fait trois cents lieues pour vous voir.

DULYNX.

Monsieur... (*A part.*) trois cents lieues pour me voir !

DERVILLE.

J'ai vu toutes les villes de l'Europe, Rome, Turin, Madrid, Berlin, Vienne, Londres et Paris.

DULYNX.

En quelle qualité ?

DERVILLE.

Air : *Du petit Matelot.*

J'arrive au son de la trompette,

DULYNX.

C'est quelque baladin fameux.

DERVILLE.

A tous les tons ma voix se prête.

DULYNX.

C'est quelque chanteur merveilleux.

DERVILLE.

J'ai plus d'un secret efficace.

DULYNX.

C'est encor quelque charlatan.

DERVILLE.

En tous les tems je reste en place.

DULYNX.

J'en suis sûr, c'est un courtisan.

Au fait, que voulez-vous ?

DERVILLE.

Artiste, inventor, créator; j'ai des opiats, des pommades, du Baume de longua-vita

DULYNX.

Tant mieux pour vous.

DERVILLE.

Air : *On compterait les diamans.*

Tous les simples me sont connus,
Et je vends par-tout à la ronde,
Du sel aux faiseurs d'impromptus,
Et de l'esprit à tout le monde;
Aux vieilles, rouge végétal.
J'ai de pion le talent de faire,
Pour la prude, un lait virginal,
Pour le jaloux, un somnifère.

DULYNX.

Tout cela ne peut me convenir.

DERVILLE.

Mais, j'ai aussi des eaux pour les mains, pour la bouche, pour les oreilles et je vends tous les jours,

Même air :

L'eau de l'Hypocrène aux auteurs,
Et l'eau de boule aux libellistes,
L'eau tiède à tous les protecteurs,
Et l'eau de rose aux optimistes;

L'eau-forte aux faiseurs de romans,
Et l'eau-seconde aux plagiaires;
L'eau bouillante aux jeunes amans,
L'eau trouble à tous nos gens d'affaires.

DULYNX.

Mais encore une fois?...

DERVILLE.

j'ai de piou une eau per les yeux.

DULYNX.

Une eau pour les yeux!

DERVILLE.

Et qui rend la vue piou claire qu'un basilic.

DULYNX.

Serait-il possible! ah! monsieur, quel service vous pouvez me rendre. Il ne me manque que d'y voir un peu pour être tout-à-fait habile.

DERVILLE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez.

DULYNX.

Que d'obligations, mais croyez-vous que la puissance de votre eau s'étende...

DERVILLE.

A toutes les personnes, comme le système des physiologistes.

DULYNX.

Je voudrais en avoir la preuve.

DERVILLE.

Des preuves, vi demandez des preuves. Sbrigani, apporte la boëte. (*Le domestique de l'escamoteur entre, pose la boëte sur la table, et sort.*)

DULYNX.

Est-ce que vos preuves sont-là?

DERVILLE.

Lisez, s'il vous plait, ce petit papier. (*Il déroule une grande liste écrite.*)

DULYNX.

Qu'est-ce que cette longue liste?

DERVILLE.

C'est un extrait des extraits des certificats des personnes que j'ai guéries.

DULYNX.

Quel extrait!

DERVILLE.

Il n'y a que cent cinquante articles: « Je soussigné certifie que l'eau admirable du fameux *Bancclopedicuréoculi-*

manu, m'a guéri en un quart d'heure, d'une cataracte sur l'œil gauche. Signé MALIN, peintre, rue des trois borgnes. »

Un autre. « Je déclare que la même eau m'a rendu la vue, de manière que j'y vois très bien avec des besicles. Signé PRUNELLE de la Taupinière, Quai des lunettes. »

Un autre. « Je soussigné, Claude Pompet, ci-devant chantre à Belle-vue, déclare et certifie que l'usage immodéré du vin m'ayant ôté la vue, l'usage de l'eau me l'a rendue. Signé POMPET, Rue des quinze-vingt. »

Il y demeure encore.

DULYNX.

Assez, assez de grace.

DERVILLE.

Vi voulez être convaincu... Qui prouve le piou, prouve le moins. Quand vous aurez été témoin des tours d'adresse, prestesse, agilité, subtilité, des miracles et des prodiges que j'enfaute tous les jours, Vi me croirez capable, j'ose m'en flatter, de rendre la vue aux aveugles... Tirez une carte.

DULYNX.

Comment un escamoteur!

DERVILLE.

Cela vous fâche.

DULYNX.

On ne voit que cela.

Air : *Puisque tout le monde s'en mêle.* (*Belle Fermière.*)

J'en rencontre à chaque pas,
On escamotte avec adresse ;
Le parasite, un repas,
Et l'auteur un sujet de pièce ;
L'avocat un jugement,
L'héritier un testament,
Et l'Amour à l'Hymen prudent,
Escamotte une belle.
Presque tout le monde s'en mêle. (bis)

DERVILLE.

Oui, mais personne ne m'égale en ce genre... je puis faire tuer par un chasseur mécanique un lapin, un lièvre et une perdrix à-la-fois. Je puis mettre une montre en morceaux et vous la rendre entière.

DULYNX.

Que vous êtes habile !

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Je puis faire marcher sur l'eau,
Je puis vous montrer la magie,
Je puis dire quel numéro
Doit gagner à la loterie;

Je puis tout selon votre goût,
Et pour moi rien n'est difficile...

DULYNX.

Monsieur, puisque vous pouvez tout,
Pourriez-vous me laisser tranquille!

DERVILLE.

Oui, monsieur, mais ce ne sera qu'après vous avoir convaincu de mon savoir-faire, et je vais toujours vous dire ce que vous avez fait ce matin.

DULYNX.

J'ai fait du mauvais sang, monsieur.

DERVILLE.

Ne vous fâchez pas monsieur, car je n'ai pas de remède contre la colère... neuf, dix et as.

DULYNX.

Que le diable t'emporte... Holà! quelqu'un, ma fille.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Mêmes. SOPHIE.

SOPHIE.

Que voulez-vous, mon père?

DERVILLE.

Voici la dame de cœur.

DULYNX.

Depuis que tu m'as quitté, j'ai vu je ne sais combien d'importuns.

DERVILLE.

Combien? je vais vous le dire. D'abord un avocat à qui vous avez remis les pièces d'un procès.

SOPHIE.

C'est étonnant comme il devine.

DERVILLE.

Ensuite un spéculateur avec qui vous avez pris des engagemens; puis un juif allemand à qui vous devez le prix d'un livre.

DULYNX.

Comment diable sait-il tout cela?

DERVILLE.

As de pique et valet de trefle, tous ces gens-là, c'est M. Derville qui vous les a envoyés.

DULYNX.

Derville! qui a pu vous dire?...

DERVILLE.

Mon art et le roi de carreau.

DULYNX.

C'est fort. (*Derville donne une lettre à Sophie*, *et lui fait signe de la mettre dans la poche de son père.*)

DERVILLE.

Neuf de trefle... Vous avez dans ce moment-ci, une lettre de Derville dans votre poche.

DULYNX.

Oh ! ceci par exemple... (*Il se fouille.*) En effet, c'est son écriture. (*Il lit.*)

« Monsieur, l'amour m'a inspiré l'idée de vous faire renoncer à votre systême de physiologie, et j'ai pensé qu'en trompant plusieurs fois vos yeux, vous sentiriez l'inconvénient de juger les hommes sur leur figure, et que vous ne me refuseriez plus la main de Sophie. »

Mais est-ce bien Derville ?...

DERVILLE.

Voulez-vous qu'il vienne lui-même ?

DULINX.

Oui, je serais curieux...

DERVILLE.

Qu'il paraisse. (*Il reprend son premier costume.*)

DULYNX.

Ah ! coquin ! je devine. Ma foi, le tour est plaisant. Tu gagnes ma fille et je perds un ridicule.

VAUDEVILLE.

SOPHIE.

Air *du vaudeville de l'Asthénie.*

Sur un théâtre assez connu,
A Paris, l'Homme aux trois visages
En scène, dès qu'il a paru,
A mérité tous les suffrages ;
Tu l'imitas pour faire mieux ;
Par des routes encor plus sûres,
Et, pour mieux abuser nos yeux,
L'Amour t'a donné cinq figures.

DERVILLE.

Un auteur a-t-il des succès,
Alors sa figure est riante ;
C'est le plaideur dont le procès
Réussit selon son attente ;
Mais l'ennui se peint sur son front,
S'il entend le moindre murmure :
De grace, sauvez-lui l'affront
De faire une triste figure.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110, maison Ruggieri,

4

DULINX.

(C'est fait. (Derville donne une lettre à Sophie, et lui fait signe de la montrer [illegible])

DERVILLE.

[illegible] Vous avez [illegible] ce moment-ci, une lettre de [illegible] dans votre poche.

DULINX.

(Oh! [illegible]) [illegible]

[illegible]

[illegible] Sophie [illegible]

[illegible]

DERVILLE.

Voulez-vous que je vous la lise?

DULINX.

Oui, [illegible]

DERVILLE.

([illegible] premier couplet.)

DULINX.

Ah! [illegible], le ton est plaisant. [illegible]

VAUDEVILLE.

SOPHIE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FIN.

De l'Imprimerie de QUILLET [illegible], rue St-Laurent, N° 119, [illegible]

SUPPLÉMENT
au Catalogue de Mad. CAVANAGH.

in-8°.

Jacques le fataliste, par Diderot. 2 vol. 5.
Julius Sacrovir, ou le dernier des Eduens. 1 v. fig. 5.
* Prophétie contre Albion, par Ch. No ier, auteur des Proscrits, du Peintre de Saltzbourg, etc. 6.

in-12.

Amours de Psyché, Poëme. 1 volume. figures. 1 16.
Art de vérifier les dates de la révolution. (l') 1 v. 5.
Charles, ou Mémoires de Labussière, 4 v. fig. 7 l. 10 s.
Choix de nouveaux contes moraux. 3 vol. figures. 6.
Cours d'études de Condillac. 9 volumes. 12.
Deuxième voyage de Jacques le fataliste. 1 vol. 1 10.
Dictionnaire de poche de Catineau. 1 volume. 6.
Duchesse da la Vallière (la), par mad. de Genlis. 2 v. 5.
* Eloge de l'ivresse, 1 vol. figure. 1 10.
* Essais d'un Jeune Barde, par Ch. Nodier, auteur des Proscrits, du Peintre de Saltzbourg, etc. 1 v. 1 l. 10.
* Fables de la Fontaine. 1 volume. 2.
Loisirs littéraires de J. J. Regnault-Warin, 1 v. 2 l. 10 s.
Magasin des enfans. 2 volumes. 3.
Idem. 4 volumes in-18. 3.
Masque de fer (le), 2e. éd. aug. du testament. 4 v. f. 7 l. 10.
Miroir de l'enfauce. 1 volume. figure. 1 10.

in-18.

* Amours de Manon la ravaudeuse avec le portrait Brunet en zéphir. 1 vol. 15.
Contes des fées, par Mad. Daulnoy, contenant la grenouille bienfaisante, le mouton, le nain jaune le rameau d'or, la princesse Rosette et Fortunée. 2 volumes. 6 figures. 1 15.
Chaque volume se vend séparément. 1.
Espion de Paris (l'). 1 volume. figure. 15.
* Ivrogniana, ou bons mots et aventures d'ivrognes, recueil de cabaret, suite de Grivoisiana, Brunétiana, Guères de trois, Angotiana, Cr:criana, Merdiana, etc. 1 vol. fig. enl. (vient de paraître.) 1.
Moine (le). 4 volumes avec figures. 4.
Nouvelles galantes et critiques. 4 volumes. fig. 4.
Œuvres complettes de Colardeau. 4 vol. portrait. 4.
Poissardiana. 1 vol. fig. 15.
Rencontre au foyer Montansier. 1 vol. fig. 15.

PIECES DE THÉATRE

Du fond de Madame CAVANAGH.

Amant rival de sa maîtresse, opéra par Henrion et Piccini.
Amateur tout seul, ou Je Débute, monol. Rougemont.
Bouffe et le Tailleur (le) op.-bouf. A. Gouffé et Villiers.
Brisquet et Jolicœur, vaudev. de Dumaniant et Servière.
Cadet Roussel chez Achmet, folie. Bosquier-Gavaudan.
Caponnet, vaud de Chazet et Francis.
Charbonniers de la Forêt Noire, (les) pièce à spectacle, par Sewrin, Serviere et Lafortelle..
Clémence Isaure, vaudev. de A. Gouffé et G. Duval.
Cric-Crac, vaudeville, de Désaugiers et Jacquelin.
Edouard et Adèle, ou l'Indifférence par amour, com.-vaud. de J.-B. Dubois.
Hôtel de Lorraine, ou la Mine est trompeuse, prov.-vaud. de Chazet, Lafortelle et Francis.
Jean-Bart, vaudeville, par Ligier, Servière et G. Duval.
L'Un après l'Autre, vaudev. de Désaugiers et Francis.
Malade par amour, ou la Rente Viagère. Henrion et Brazier
Manie de l'Indépendance, ou Scapin tout seul, par Moreau et Dumersan.
Manon la Ravaudeuse, vaudeville, de Servière, Henrion et Désaugiers.
Médecin turc (le) opéra de Armand-Gouffé et Villiers,
Mode ancienne et la mode nouvelle (la), comédie en vers de Gaugiran-Nanteuil
M. Girouette, com. de J. B. Dubois.
Mot de l'Enigme, v. de Chazet, Désaugiers et Lafortelle.
Ninon de l'Enclos, v. de Arm. Ragueneau et Henrion.
Pépinières de Vitry, vaud. de Radet et A. Gouffé.
Pistache, ou le Jour de l'an, v. de Francis et Désaugier.
Revue de l'an onze, par Chazet.
Seringa, ou la Fleur des Apothicaires, vaudeville, de Armand-Gouffé, G. Duval et T...
Une Heure d'Alcibiade, op. de Dumolard, auteur de Vincent de Paul.
Un et un font onze, vaud. de Villiers et H. Chaussier.
Vélocifères (les) vaud. de Dupaty, Chazet et Moreau.
Vielleuse du boulevard. mélod. de H. Chaussier.
Vincent de Paul, drame en 3 actes, en vers. de Dumolard.

On trouve chez Mad. *Cavanagh*, plusieurs Assortimens de pieces de théâtre, tant anciennes que modernes.

M
M
N
P
Pi
Re
Se.
A
Un
V
Un
Vélo
Viell
Vinc
On
de pie